

Karl, de la ramener sur-le-champ à Morangis. C'est le matin, vers dix heures, dans sa chambre où il était entré, qu'elle lui adressa cette prière. Enveloppée dans un peignoir, pressée frileusement contre la cheminée, elle offrait à l'œil charmé d'Edouard plus de grâce languissante qu'à l'ordinaire. Il devina que dans ce cœur où il s'efforçait de maintenir toujours la sérénité et la joie, un nuage était entré, et sans adresser une question indiscrète, il ne put retenir l'expression de sa surprise.

—Comment songes-tu à partir en un pareil moment, mignonne ? Deux mois ne se sont pas écoulés depuis que nous sommes à Paris ; tout au plus si nous avons eu le temps de faire connaissance non-seulement avec nos nouveaux amis, mais même encore avec l'hôtel que nous habitons et les objets qui nous y entourent. Que te manque-t-il ici ? et pour quelle cause veux-tu si brusquement t'éloigner ?

—J'ai le plus grand désir de revoir les enfants, interrompit-elle.

—Qu'à cela ne tienne, s'écria-t-il, ce n'est pas nous qui les irons trouver ; c'est eux qui viendront ici. Ils passeront avec nous la fin de l'année, et nous rentrerons tous ensemble à Morangis.

Delphine secoua la tête comme pour refuser cette proposition ; puis, d'un accent grave, elle dit :

—Edouard, je désire partir, il faut que je parte.

Il pressentit qu'un motif grave dictait cette demande ; il ne tenta même pas d'y résister et fit en souriant :

—Quand souhaitez-tu quitter Paris ?

—Demain, aujourd'hui même, le plus tôt possible.

Edouard regarda Delphine avec attention, comme s'il eût voulu lire en son âme le secret qu'elle y cachait. Dans ce regard qui se fixait sur elle, pénétrant et doux, il lui sembla voir un reproche. Elle se leva, s'avança vers son mari, et jetant les bras autour de son cou, elle lui dit tendrement :

—Quand je vous dirai la cause pour laquelle je désire m'éloigner de Paris, vous m'approuverez.

—Et cette cause, ne peux-tu me la dire sur-le-champ ?

—Si vous l'exigez, je ne vous la cacherai pas ; mais j'aurais préféré choisir moi-même l'heure où il conviendra que je m'explique. Seulement, mon Edouard, soyez assuré qu'au fond de ce petit mystère qui, après tout, n'a d'autre importance que celle qu'il me plaît de lui attribuer, et qui n'en aura aucune, si vous voulez bien vous-même l'oublier, il n'y a qu'une préoccupation, celle de notre bonheur commun que je ne veux, je ne dirai pas seulement laisser compromettre, mais même laisser effleurer.

Ces paroles furent prononcées avec tant d'effusion qu'Edouard se sentit ému jusqu'aux larmes. Il pressa sa femme contre lui en s'écriant :

—Je ne demande rien, je ne veux rien savoir. Tu m'aimes et cela me suffit. Nous partirons demain, et après tout, ne voilà-t-il pas que je suis un mari bien à plaindre, parce que ma femme exige que nous vivions dans la solitude ?

—Et si elle l'exigeait pour toujours ? Si elle vous déclarait qu'elle ne veut plus vivre à Paris ?

—Je dirais que c'est de la haine contre Paris, qui ne la mérite pas ; mais je céderais sans murmurer.

Après ces mots, il s'éloigna pour s'occuper des préparatifs de ce départ qui venait de lui être si soudainement imposé.

Ce fut avec une véritable joie que Delphine se trouva dans le château de Morangis, d'où elle était absente depuis plus d'une année, c'est-à-dire depuis son mariage. Par les ordres de son mari, désireux de lui plaire et de l'entourer de tout ce qui peut contribuer au confortable de l'existence, ce temps avait été employé à mettre à neuf le vieux château. Aussi l'ancienne maison n'était-elle pas reconnaissable, et bien qu'on fût au milieu de l'hiver, le marquis et la marquise de Morangis retrouvèrent en arrivant tout le luxe de leur hôtel de Paris.

—Vous faites des folies pour moi, dit Delphine à son mari. Il me sera impossible de ne pas blâmer de telles prodigalités. Vous avez des enfants, mon ami, et vous ne devez pas l'oublier.

—Je n'ai employé à tout ceci que les économies que j'avais faites depuis dix ans ; le capital est toujours intact. Jouis donc, ma chère femme, sans remords et sans crainte,